

Des lumières dans la Grande Noirceur

François Drouin

Numéro 28, hiver 1992

À votre santé!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7994ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drouin, F. (1992). Des lumières dans la Grande Noirceur. *Cap-aux-Diamants*, (28), 60–61.

Des lumières dans la Grande Noirceur

À 20°C sous zéro, à la porte d'un magasin de Montréal, quelques personnes distribuent des tracts contre la guerre. Voilà une situation qui ne choque guère les passants de 1989. Pourtant, au sein de ce groupe de pacifistes, une vieille dame de 86 ans peut témoigner qu'une telle action aurait certes été jugée subversive dans le Québec d'avant la Révolution tranquille. Cette vieille dame, c'est Léa Roback. *Des lumières dans la Grande Noirceur* nous propose une biographie filmée de cette militante juive, communiste, féministe, pacifiste et syndicaliste.



Léa Roback, interviewée chez elle, raconte avec passion l'histoire de sa vie. (Photographie de Martin Leclerc; distribution: Cinéma Libre).

Cette œuvre historique présente sept grands tableaux qui situent, dans l'ordre chronologique, les interventions de Léa Roback sur la ligne de front de divers bouleversements sociaux. Le récit débute par une évocation du Québec du début du siècle. Les parents de Léa sont originaires de Pologne et arrivent à Montréal avec la grande vague d'immigration juive ashkénaze du tournant du siècle. Incapables de subvenir à leurs besoins avec le maigre salaire du père, employé dans une manufacture de la métropole, les Roback déménagent à Beauport où ils ouvrent un petit commerce. Déjà, le contexte de marginalité qui caractérise la vie de Léa Roback prend racine. Malgré le curé de Beauport, qui interdit à ses paroissiens de faire affaire avec eux, les Roback réussissent à développer leur commerce. Léa est imprégnée de culture juive

et parle le yiddish. Elle fréquente une école anglo-protestante à Québec et apprend le français en jouant avec ses copines du quartier. Bref, une enfance à mille lieues de celle qui caractérise la «race» canadienne-française.

Le deuxième tableau aborde la question du travail des femmes et des enfants dans les manufactures. En 1918, à l'âge de 16 ans, Léa est de retour à Montréal. Elle travaille pour une compagnie de nettoyage, la British American Dyeworks, où elle prend conscience des

inégalités criantes entre la vie de l'élite anglophone montréalaise et celle des chauffeurs et servantes qui viennent porter leur linge sale. Le propos évoque également les problèmes de pauvreté et de ségrégation ethnique et sexuelle fréquents à l'époque. La troisième séquence traite de la libéralisation des mœurs qui défie les autorités cléricales durant les folles années '20. Passionnée d'art dramatique, Léa travaille alors comme caissière au théâtre His Majesty's. Consciente de l'influence du clergé sur la culture au Québec, elle lorgne vers l'Europe. C'est là qu'on la retrouve dans la quatrième partie du film. À partir de 1929, elle réside à Berlin, où elle découvre l'esthétique du théâtre révolutionnaire de Bertolt Brecht. Au début de la crise économique, elle se révolte contre l'idéologie capitaliste et adhère au Parti communiste. De

retour à Montréal en 1932, elle devient directrice de la programmation au Young Women's Hebrew Association. Militante communiste, elle gère la campagne électorale de Fred Rose lors de l'élection fédérale de 1935 et ouvre ensuite la première librairie marxiste à Montréal. Elle subit dès lors les descentes régulières de la police agissant en vertu de la «Loi du cadenas», ainsi que les attaques des jeunes fascistes antisémites partisans d'Adrien Armand.

Dans un cinquième temps, on retrouve Léa Roback comme directrice de l'éducation à l'Union internationale des ouvriers du vêtement pour dames. Inspirée par de solides convictions féministes, elle contribue directement à l'organisation syndicale de plus de 5 000 ouvrières en manufacture. Cette présence active dans les premières luttes syndicales des femmes au Québec et dans la grève des «midinettes» la mène à organiser, durant la Seconde Guerre mondiale, un syndicat à l'usine de montage de la compagnie RCA Victor dans le quartier Saint-Henri.

L'avant-dernier tableau nous montre une Léa Roback solidaire des luttes de Madeleine Parent dans l'industrie du textile, organisant des fêtes de Noël pour les personnes âgées de l'hospice Saint-Henri et dénonçant, avec l'aide des curés, l'insalubrité des conditions de logement dans ce quartier ouvrier. Enfin, la dernière partie nous dresse un portrait de la guerre froide, de ces années où la présence des femmes sur le marché du travail est remise en question. Profitant de l'hystérie anticommuniste de l'après-guerre, RCA Victor, avec l'aide du gouvernement de Maurice Duplessis, réussit à discréditer le Syndicat des ouvriers unis de l'électricité et, de suite, à congédier tous les membres de l'exécutif syndical.

Ce portrait de Léa Roback est une réalisation de Sophie Bissonnette. Fondatrice des Productions Contre-Jour, cette cinéaste est connue pour ses idées en faveur du cinéma d'auteur(e), du cinéma de femmes et du cinéma documentaire. *Des lumières dans la Grande Noirceur* est son quatrième documentaire, après *Une histoire de femmes* (1979), *Quel numéro what number* (1985) et *L'amour... à quel prix* (1988). Dans cette biographie d'une femme exceptionnelle dont l'action a été marginalisée par le discours officiel, elle nous livre un document étonnant sur l'histoire du Québec. Son film parvient à recréer un demi-siècle de vie grâce à des fils conducteurs originaux: une interview avec Léa Roback, une visite guidée des quartiers ouvriers de Montréal par le collectif l'Autre Montréal et une juxtaposition d'images anciennes et contemporaines. La richesse des archives visuelles et sonores utilisées dans ce film plaira d'ailleurs à tous les passionnés d'histoire.

À propos de son œuvre, la réalisatrice écrit que «l'histoire de Léa Roback, c'est l'histoire du Québec moderne: un Québec en pleine industrialisation mais dont l'existence est occultée par le discours passéiste et traditionaliste des élites clérico-nationalistes de l'époque». On peut souscrire à ce propos. Le film montre ainsi un milieu méconnu au sein d'un imaginaire québécois largement dominé par la vie rurale. De plus, le témoignage de Léa Roback ajoute une dimension féministe aux luttes syndicales contre le gouvernement Duplessis. Juive, communiste, madame Roback connaît donc un cheminement singulier qui contribue à élargir les horizons de la culture québécoise.

Si la réalisatrice a réussi à utiliser au maximum les limites formelles du documentaire, notamment par une recherche d'archives exceptionnelles, sur le fond, quelques interrogations subsistent malgré l'excellence du scénario. Soulignons d'abord le parti pris en faveur des gestes de Léa Roback. On peut passer outre aux attaques verbales parfois très crues de madame Roback envers ses adversaires, mais il devient difficile de ne pas s'interroger sur son adhésion au Parti communiste. Quelques propos laissent supposer plus de solidarité que de convictions idéologiques. Alors pourquoi ne pas avoir questionné son départ du parti, en 1958, et ses liens avec le stalinisme? De plus, le titre du film et l'absence d'un tableau sur les années '60 et '70 contribuent à alimenter le mythe d'une Révolution tranquille tranchant radicalement avec le passé alors que le film vise précisément à démontrer que les changements vécus au Québec après la mort de Duplessis ont des racines historiques importantes.

Des lumières dans la Grande Noirceur a été présenté pour clôturer «La mondiale des films et vidéos» à Québec en avril 1991. Depuis, le film a connu une distribution relativement modeste pour une œuvre de cette qualité. Pour avoir accès à des films de ce genre, on doit fréquenter assidûment les cinémas de répertoire et suivre de près des événements comme «La mondiale des films et vidéos». Il serait d'ailleurs souhaitable que cette manifestation devienne une rencontre annuelle capable de jeter un peu de lumière sur une forme de cinéma encore maintenue dans l'ombre... ♦

Des lumières dans la Grande Noirceur. Documentaire de Sophie Bissonnette. Montréal, Les Productions Contre-Jour, 1991. 16 mm, couleur, 90 min. Distribution: Cinéma Libre.

François Droüin

L'insurpassable courage

Une femme, qu'animait l'esprit de compassion de Vincent de Paul, Marie-Marguerite d'Youville (1701-1771) demeure la figure la plus attachante des premières décennies du XVIII^e siècle montréalais.

Témoin de la misère atroce dans laquelle vivaient les plus démunis de la société, elle consacra sa vie à adoucir leur existence en leur assurant refuge, secours, soins et consolations. Elle s'attacha particulièrement au sort des enfants abandonnés, des prostituées, des vieillards, des vagabonds, de tous ceux et de toutes celles enfin que le système social rejetait.

À cet effet, elle ouvrit d'abord un hospice, puis prit la direction d'un centre hospitalier, l'Hôpital Général de Montréal, après avoir surmonté de nombreux obstacles; on voit alors en action son énergie, sa volonté pour le bien et la grandeur de son idéal humanitaire.

Membre d'une famille célèbre de la Nouvelle-France, les Dufrost de Lajemmerais, veuve à l'âge de 28 ans de François d'Youville, elle se voua à son œuvre auprès des déshérités, tout en élevant ses deux fils, survivants de ses sept enfants.

Le 31 décembre 1737, âgée de 36 ans, elle fonde une petite communauté séculière pour l'aider à accueillir les pauvres. Ce groupe deviendra religieux sous le nom de Sœurs de la Charité ou Sœurs Grises. Cette dernière désignation provenait du sobriquet dont certains Montréalais les avaient affublées au début de l'œuvre, les accusant calomnieusement de s'enivrer.

Marguerite d'Youville implanta une justice sociale au milieu de difficultés sans nombre, rencontrant même à l'origine l'opposition de l'évêque, de l'intendant et de membres de sa propre famille. Elle put toutefois continuellement s'appuyer sur les sulpiciens qui ne cessèrent non seulement de l'encourager, mais de la défendre contre ses opposants de haut rang.

Son courage fut mis à rude épreuve quand son hôpital fut détruit à deux reprises par le feu, en 1745 et en 1765. Chaque fois, elle réussit à faire rebâtir l'édifice et ses pauvres purent de nouveau trouver un foyer chaleureux.

Ce courage indomptable s'alliait à une sensibilité qui nous la montre en pleurs devant le corps d'un nouveau-né encastré dans la glace de la rivière Saint-Pierre, rue des Enfants-trouvés.



En 1908-1909, le peintre Georges Delfosse exécute pour la cathédrale de Montréal un tableau rendant hommage à Marguerite D'Youville. L'œuvre montre la vénérable religieuse chantant le Te Deum pendant l'incendie de son hôpital, le 18 mai 1765. (Le Canada héroïque de Montréal. Montréal, L. Ad. Moussette, c. 1909).

Reconnaissant ses vertus héroïques, Rome la canonisait au mois de décembre 1990. Sa statue se dresse dans les jardins de l'aile restaurée de l'ancien Hôpital Général, d'où son souvenir rayonne lumineusement. ♦

Jean-Paul de Lagrave



Martin Beaulieu
graphiste

360, boul. Charest Est, bureau 207
Québec (Québec) G1K 3H4
(418) 641-0725